

**Zeitschrift:** Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques  
**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Band:** 37 (1904)  
**Heft:** 2-3

**Artikel:** Les ressemblances des évangiles synoptiques  
**Autor:** Chavannes, H.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-379755>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 04.05.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# LES RESSEMBLANCES DES ÉVANGILES SYNOPTIQUES <sup>1</sup>

PAR

H. CHAVANNES

---

Les évangiles synoptiques présentent un phénomène peut-être unique en littérature, celui de trois ouvrages de différents auteurs qui non seulement racontent une histoire avec le même plan général, sous le même jour, dans un même esprit, mais qui, dans une portion notable de leur contenu, se rencontrent jusque dans les moindres expressions, tournures de phrases et liaisons. Ce n'est pas en effet seulement dans les grands traits de la narration, comme c'est nécessairement le cas de récits multiples d'une même histoire, qu'on remarque cette ressemblance, mais elle se retrouve jusque dans les détails, dans l'emploi des mots, les formes du langage et la disposition du récit, dans « l'usage commun des termes les plus insignifiants », comme le dit M. Frédéric Godet <sup>2</sup>; elle va jusqu'à la complète identité des expressions et des constructions de phrases dans un très grand nombre de passages, et jusqu'au même ordre de succession de certains récits, parfaitement indépendants les uns des autres, ordre qui n'est point toujours commandé par la succession chronologique des faits <sup>3</sup>. Aussi cette ressemblance a-t-elle de tout temps frappé jusqu'aux lecteurs les moins

<sup>1</sup> Etude lue à la Société vaudoise de théologie, le 25 janvier 1904.

<sup>2</sup> *Etudes bibliques*, p. 61.

<sup>3</sup> Voir, par exemple, Mat. IX, 1-17; Marc II, 1-22; Luc V, 17-39, où la guérison d'un paralytique, la vocation de Matthieu et une discussion sur le jeûne se suivent

attentifs, et la pensée vient-elle naturellement que, dans les parties où nos évangiles concordent ainsi, ce sont de simples recensions diverses d'un seul et même document. De quelque façon du reste qu'on explique le phénomène dont nous parlons, il n'en est pas moins remarquable, et plus surprenant, me semble-t-il, que celui des divergences que présentent les synoptiques, soit entre eux déjà, soit avec saint Jean.

Quand nous rencontrons dans deux ouvrages un même texte, nous concluons que l'un des auteurs a copié l'autre, ou que tous deux ont copié ailleurs un même document. Dans la question qui nous occupe, ce ne sont pas seulement deux ouvrages qui sont en partie identiques, mais bien trois. Pour ce qui concerne les paroles de Jésus-Christ, ces ressemblances se pourraient expliquer, si l'on se représentait les disciples du Seigneur qui l'accompagnaient dans ses courses, munis de carnets de notes pour sténographier à mesure les paroles du Maître; mais personne ne soutient une telle idée. Je sais bien qu'au fond la théorie de l'inspiration littéraire remplace les calepins par le Saint-Esprit; et ceci nous amène à écarter tout d'abord une explication, qui n'en est réellement pas une, et qui consiste à dire que, si les évangiles présentent ces coïncidences d'expressions dont nous parlons, c'est que le Saint-Esprit a inspiré leurs auteurs de la sorte. Il serait déjà singulier que Dieu, si riche, si divers, si abondant en moyens dans toutes ses œuvres, eût inspiré trois écrivains dans les mêmes termes — un seul écrivain eût pu suffire, semble-t-il —; mais ce qui favorise encore moins cette explication, par laquelle on couperait court d'avance à l'étude que nous abordons, c'est que cette coïncidence d'expressions qui nous frappe chez les synoptiques n'existe pas toujours: ils ne s'accordent point en tout, ils diffèrent parfois jusqu'à friser même la contradiction, et, sur des points de minime importance, il est vrai, jusqu'à se contredire formellement<sup>1</sup>. S'abri-

dans les trois récits; puis Mat. XII, 1-10; Marc II, 23 — III, 2 et Luc VI, 1-6; à noter en particulier dans ce dernier verset les mots: « un autre jour de sabbat », comparés à Mat. XII, 9.

<sup>1</sup> M. Godet (*Etudes bibliques*, p. 60) dit à propos de la supposition qu'un évan-

ter, pour éluder la question que nous avons posée, derrière la théorie de l'inspiration littérale c'est rendre un triste service à l'Esprit de Dieu, au moment même où l'on en croit rendre un à l'Écriture; c'est lui endosser forcément les inexactitudes, les erreurs de dates, de chiffres ou de noms des évangélistes<sup>1</sup>. Dire qu'il y a coïncidence entre les Évangiles à cause de l'inspiration et divergence à cause aussi de l'inspiration, c'est ne rien dire (à savoir : il en est ainsi, parce qu'il en est ainsi). Reconnaissons que l'inspiration divine n'a rien à faire ici : trois auteurs qui, au lieu d'être, comme nos évangélistes, animés de l'Esprit de Dieu, c'est-à-dire de l'esprit de vérité, d'amour et de sainteté, auraient raconté des scènes de souillure et de meurtre dans un esprit de haine et d'impureté, s'ils s'étaient rencontrés les uns avec les autres dans d'identiques tournures de phrases et expressions, présenteraient le même phénomène qui nous occupe; la sainteté, et des choses qui sont racontées, et de l'esprit dans lequel elles l'ont été, n'a pas voix au chapitre en la matière. Laissant donc de côté l'inspiration, nous sommes ramenés à l'étude d'un fait naturel et humain, d'une simple question d'histoire ou de littérature.

Pour expliquer les ressemblances des synoptiques on a supposé, tantôt que Marc était l'Évangile le plus ancien, la source des deux autres<sup>2</sup>, tantôt que c'était Matthieu<sup>3</sup>, que

gélisme postérieur aurait employé l'écrit de l'un de ses devanciers : « Comment arriverait-il que ce procédé de copiste, poussé parfois jusqu'au littéralisme le plus servile, fût place tout-à-coup à une indépendance de fond et de forme qui irait jusqu'à la contradiction, on pourrait dire jusqu'à l'insurrection complète ? »

<sup>1</sup> Matthieu écrit Jérémie (XXVII, 9) pour Zacharie (Zach. XI, 12); il (X, 10) dit : « ni bâton » et Marc (VI, 8) « si ce n'est un bâton »; Barachie est mis (Mat. XXIII, 35, 36) par confusion pour Jéhojadah (2 Chron. XXIV, 20); Marc (XII, 9) et Luc (XX, 16) mettent dans la bouche de Jésus ces paroles : « Il les fera périr misérablement et donnera la vigne à d'autres », tandis que Matthieu (XXI, 23, 41) les place dans celle des principaux sacrificateurs et des anciens du peuple, etc.

<sup>2</sup> Reuss, par exemple, et Gustave Meyer, *La question synoptique*, Paris 1878. L'école de Tübingue, au contraire, pensait que Luc a copié Matthieu et que Marc les a abrégés tous les deux en cherchant à concilier leurs tendances.

<sup>3</sup> Baur, Bleek.

Marc aurait simplement abrégé, ou bien encore qu'il y aurait eu un évangile primitif, « rédigé officiellement par les apôtres réunis à Jérusalem et sur lequel se seraient modelés nos synoptiques<sup>1</sup>. Il ne manque à cette explication, dit M. de Pressensé<sup>2</sup>, que le Collège apostolique proprement dit, siégeant en concile privé dans la ville sainte. Rien n'est plus opposé à l'état de l'Eglise primitive. Il suffit d'ailleurs pour écarter une semblable hypothèse, du prologue de Luc qui l'ignore entièrement. »

C'est dans la tradition orale que d'autres théologiens croient avoir trouvé l'explication des ressemblances des synoptiques : c'était la théorie de Gieseler<sup>3</sup>. MM. Reuss<sup>4</sup> et de Pressensé font remarquer que, si telle avait été la puissance de la tradition, elle aurait dû se montrer surtout dans l'histoire de la Passion, la partie la plus fréquemment répétée de l'histoire évangélique, tandis que nous y voyons la forme du récit varier d'un auteur à l'autre, relativement aux expressions, aux détails accessoires, à tout ce qui peut tenir à l'individualité des narrateurs beaucoup plus que cela n'a été le cas dans les récits précédents.

Le tort de l'explication de Gieseler, dit M. de Pressensé, « était de soutenir sans preuves suffisantes que la tradition primitive avait été fixée d'autorité et qu'elle était devenue un catéchisme obligatoire des missionnaires du siècle apostolique. » Mais ce n'en est pas moins auprès de la tradition orale que le directeur de la *Revue chrétienne* va chercher l'explication des ressemblances des synoptiques. Il en est de même de M. L. Burnier qui s'exprime ainsi dans ses *Etudes élémentaires*<sup>5</sup>, qu'on a récemment cru devoir réimprimer malgré leur point de vue théologique, ou peut-être malheu-

<sup>1</sup> Eichhorn.

<sup>2</sup> *Jésus-Christ, son temps, sa vie, son œuvre*, 7<sup>e</sup> édition, p. 197.

<sup>3</sup> *Historisch-kritischer Versuch über die Entstehung und die frühesten Schicksale der schriftlichen Evangelien*, Leipzig 1818. Credner et Ebrard entre autres ont admis plus tard cette théorie.

<sup>4</sup> *Les Synoptiques*, p. 790.

<sup>5</sup> Seconde édition, § 2595.

reusement à cause de ce point de vue : « Pendant les années qui suivirent immédiatement la résurrection de notre Sauveur, les hommes qui l'avaient accompagné de lieu en lieu et avec lesquels il demeura par le Saint-Esprit, même après les avoir quittés, durent raconter mille fois les choses qui concernaient leur divin Maître, et les raconter telles qu'il les avaient vues et entendues, ou plutôt telles que le Saint-Esprit les leur remettait en mémoire (Jean XIV, 26). Ainsi se forma un Evangile primitif qui, sans être écrit, suffisait amplement aux besoins des premiers temps. »... Les évangélistes « écrivirent chacun de leur côté un Evangile qui, pour le fond et bien souvent pour la forme, ne fut sans doute que la reproduction de l'Evangile primitif dont je viens de parler. »

Laissons de côté pour le moment la question de savoir si, pour trois auteurs différents, raconter les choses « telles qu'ils les avaient vues » peut être synonyme de les raconter dans les mêmes termes, et examinons cette explication de l'évangile primitif oral, à laquelle se rattachent, pour ne citer encore que des théologiens de langue française, MM. L. Bonnet et F. Godet. Ces docteurs se représentent que la vérité évangélique, que le témoignage apostolique a pris corps et a été rédigé verbalement de telle façon que sa reproduction par trois auteurs différents se trouve être en de nombreux cas identique. M. de Pressensé repousse avec raison l'idée que la tradition primitive aurait été fixée d'autorité, mais il admet qu'elle n'en a pas moins pris dès le début une forme arrêtée, qu'elle s'est fixée de très bonne heure dans ses traits essentiels <sup>1</sup>. M. Godet dit aussi : « Ces récits, continuellement reproduits par les apôtres d'abord, puis par les évangélistes formés à leur école, acquièrent bientôt, comme toute narration fréquemment répétée par la même bouche, une forme plus ou moins fixe et stéréotypée<sup>2</sup>. La matière de l'enseignement apostolique dut de bonne heure se resserrer et se concentrer. Dans cette élaboration naturelle.... l'évangélisation dut même contracter jusque dans les détails de l'ex-

<sup>1</sup> Ouv. cit., p. 200, 201.

<sup>2</sup> Ouv. cit., p. 62.

pression une forme assez arrêtée. » Cette fixation de la tradition en une forme arrêtée, conservant l'empreinte ferme et ineffaçable du type apostolique primitif, me semble une supposition bien gratuite. Que faut-il entendre par cette forme arrêtée, plus ou moins fixe et stéréotypée ? M. de Pressensé cherche à nous l'expliquer en rappelant les discours de Pierre dans les Actes : « Ils exposent, nous dit-il, les grands faits de la vie de Jésus avec une mâle simplicité qui les grave facilement dans la mémoire ; » mais rien ne nous autorise à supposer que Pierre les tint toujours sous la même forme, qu'il les répêât littéralement ; leur texte n'est en tous cas pas celui de nos synoptiques ; le discours qu'il prononça chez Corneille (Act. X) présente, je le veux bien, « une sorte d'évangile en raccourci qui rappelle le récit de Marc ; » on a pu le nommer à assez bon droit un *Evangelium in nuce*, mais ce n'est pourtant pas le texte que nous trouvons chez son disciple Marc ; d'ailleurs nous n'avons vraisemblablement cette prédication chez Corneille qu'en résumé dans le livre des Actes. « On voit, poursuit M. de Pressensé, par 1 Cor. XI, qu'avant même la composition d'un seul de nos évangiles, le récit de l'institution de la cène était fixé dans le souvenir de l'Eglise<sup>1</sup>. » Assurément, d'une façon générale pour le fond des choses, mais non quant à l'exactitude minutieuse de la forme qui n'est point identiquement la même chez Paul et chez les synoptiques, même chez Luc, lequel soutint avec le grand apôtre des relations intimes ; nous ne trouvons pas dans l'épître aux Corinthiens les mots « et le leur donna, en disant ; » nous ne trouvons pas dans Luc : « Prenez et mangez, » ni « faites ceci toutes les fois que vous en boirez en mémoire de moi. » Chez Luc le corps du Seigneur est donné pour nous, chez Paul il est rompu pour nous, etc. Bref, je ne sais réellement où trouver cette soi-disante forme fixée, arrêtée de la tradition orale, sur laquelle, comme dit M. Godet, le « type apostolique primitif a marqué son empreinte ferme et ineffaçable<sup>2</sup>. » « Qu'elle ait pu revêtir une forme de plus en

<sup>1</sup> Ouv. cit., p. 201, 202.

<sup>2</sup> Ouv. cit., p. 62.

plus précise, arrêtée, nous dit encore M. de Pressensé<sup>1</sup>, c'est ce qui ne présente aucune difficulté. » Pour moi, j'y en vois une très grande au contraire, je dirai plus, une véritable impossibilité morale. Les développements par lesquels M. de Pressensé fait suivre son affirmation portent tous à côté de la vraie question : « N'a-t-on pas vu, dit-il, de longs poèmes et des chants au rythme varié se transmettre de génération en génération ? » Eh ! sans doute, mais d'abord les vers se conservent plus aisément dans la mémoire que la prose ; or les synoptiques sont en prose, puis surtout les longs poèmes dont parle M. de Pressensé, comme ceux d'Homère, se sont conservés dans la mémoire, une fois rédigés ; leur conservation est un phénomène de mémorisation ; la difficulté qui nous arrête, que M. de Pressensé semble ne pas voir, qu'il ne considère en tout cas pas en face ou qu'il lève si allègrement, qu'il élude de fait, n'est pas une question de mémorisation, mais de rédaction. « Le peuple juif, poursuit l'auteur que nous critiquons, n'est-il pas le peuple traditionnel par excellence ? L'enseignement de la synagogue s'est conservé oralement pendant près de deux siècles avant d'être recueilli dans le Talmud. » Parfaitement, mais d'abord personne ne nie que l'histoire de Jésus-Christ, que ses enseignements ne se soient conservés oralement avant la rédaction des Evangiles ; ensuite nous n'avons pas le Talmud rédigé par quatre rabbins différents sous quatre formes, dont trois seraient en bonne partie identiques. Encore ici l'assimilation me semble assez fautive. « Avant la composition de nos écrits canoniques, dit notre auteur, la tradition apostolique était en partie fixée, surtout en ce qui concerne les paroles du Maître<sup>2</sup>. » Oh ! il est clair que les paroles du Seigneur étaient fixées avant la composition des Evangiles, puisqu'elles le furent par Lui-même. Une parole est un texte tout rédigé ; il n'y a plus à en fixer la forme, ni en tout ni même en partie ; elle est tout arrêtée en naissant ; il ne s'agit plus que de la conserver, ce qui est le rôle de la mémoire ou de l'écriture. C'est pourquoi

<sup>1</sup> Ouv. cit., p. 203.

<sup>2</sup> Ouv. cit., p. 206.

si l'identité textuelle qui nous frappe dans les synoptiques ne se rencontrait que dans les paroles de Jésus ou de ses interlocuteurs, la question qui nous arrête ne se poserait pas, du moins si grave ; on pourrait, il est vrai, déjà se demander comment il s'est pu faire que chaque écrivain ait traduit les termes de l'araméen qu'employait ordinairement le Sauveur précisément par les mêmes mots grecs<sup>1</sup> ; cette coïncidence littéraire pourrait déjà paraître surprenante, surtout quand on réfléchit à l'extrême richesse du grec<sup>2</sup>. Mais faisons abstraction du fait que les évangélistes ou les auteurs des sources qu'ils utilisèrent, durent traduire en grec les discours du Sauveur. On comprendrait aisément encore que des paroles aussi frappantes que celles du Seigneur Jésus, des apophtegmes, des sentences brèves, parfois paradoxales, comme celles que nous rapportent les synoptiques, qui plus est, des paroles qui remuaient la conscience, allaient à l'âme, étaient pour elle un pain de vie, qui lui ouvraient des horizons si vastes et si lumineux sur le ciel et la vie à venir, on comprendrait, dis-je, que de telles paroles eussent pu se conserver les mêmes dans la tradition et par conséquent être écrites les mêmes aussi. Mais si dans la reproduction des paroles de Jésus-Christ la coïncidence littéraire des synoptiques offre déjà quelques difficultés, combien n'en présente-t-elle pas de plus grandes, quand nous la rencontrons dans des récits ou des descriptions de faits extérieurs, d'événements, car nous l'y rencontrons d'une façon très positive ; M. Godet a beau parler de « la variété du cadre historique qui entoure les paroles de Jésus dans les trois récits, comparée avec la fixité ordinaire de ses paroles<sup>3</sup>, » nous prétendons que la variété se trouve aussi dans les paroles, et la ressemblance, voire même l'identité, dans la relation des faits. Quand

<sup>1</sup> Voir Sabatier, *Essai sur les sources de la vie de Jésus*, p. 12.

<sup>2</sup> Quant aux mots latins que nous rencontrons parfois dans les évangiles : κήρυξ, δηνάριον (Mat. XXII, 17, 19 ; Marc XII, 14, 15 ; Luc XX, 24), λεγὼν (Marc V, 9 ; Luc VIII, 30), φραγελλῶ (Mat. XXVII, 26 ; Marc XV, 15), ils pouvaient avoir déjà passé dans le langage usuel, soit grec, soit peut-être même araméen.

<sup>3</sup> *Commentaire sur l'évangile de saint Luc*, II, p. 535.

il s'agit ainsi du cadre des paroles de Jésus, de ce qui arriva au Seigneur et de ce qu'il fit, la question est tout autrement grave : les événements ne sont pas, comme les paroles, tout rédigés en phrases et en mots, au moment où ils se produisent. Ce furent des témoins, nombreux la plupart du temps, qui racontèrent la vie de Jésus-Christ. Comment se fait-il que trois auteurs qui l'écrivirent quelque trente ans après, la racontent très souvent absolument dans les mêmes termes ? C'est là ce qu'aucun des auteurs qui s'en réfèrent à la transmission orale seulement n'est parvenu, que je sache, à nous expliquer. « Peut-on imaginer, dit M. Sabatier, que les trois évangélistes aient vu toujours les mêmes faits sous le même aspect, en aient reçu la même impression, aient été frappés chaque fois des mêmes circonstances, aient tiré des mêmes événements les mêmes conclusions, et, qui plus est, en des temps bien divers, écrivant dans une langue excessivement fluide, nous aient tout raconté dans les mêmes termes ? On ne peut voir là une rencontre fortuite ; elle serait trop fréquente et le hasard est moins constant<sup>1</sup>. »

Lorsque quelqu'un raconte souvent une même histoire, il arrive sans doute que son récit se fixe, se stéréotypie en quelque mesure, qu'il emploie bientôt involontairement, pour raconter les mêmes choses, les mêmes expressions ; il y a certainement chez chacun de nous une disposition marquée à user des mêmes formes de langage, à nous façonner une sorte de moule de narration. M. Colani disait en 1850, dans une intéressante étude sur les évangiles considérés comme documents historiques de la vie de Jésus-Christ<sup>2</sup> : « En répétant constamment le récit évangélique, chacun des apôtres finit par lui donner une forme et un ordre plus ou moins stéréotypés, comme cela se voit surtout dans les narrations des gens simples, des paysans, des ouvriers qui racontent vingt fois la même histoire sans y changer un mot. » J'admets aisément que chacun des apôtres et de leurs successeurs en est bientôt venu à répéter ses récits sans grand changement, a naturellement

<sup>1</sup> Ouv. cit., p. 12.

<sup>2</sup> *Revue de théologie*, tome I, p. 302.

employé une forme de narration plus ou moins stéréotypée, mais chacun d'eux employait sa propre forme à lui, laquelle différait naturellement de celles des autres missionnaires; aussi, ne me paraît-elle pas fondée, cette affirmation du directeur de la *Revue de Strasbourg*<sup>1</sup>: « peu à peu il s'opère une réduction des récits individuels en une seule masse qui, quoique variant d'une église à l'autre, sera le bien commun des fidèles. » Si elle varie d'une Eglise à l'autre, elle n'est pas réduite en une seule masse, et comment expliquer que « les diverses traditions *provinciales*, comme dit M. Colani, se soient fondues en une ? » Lorsque plusieurs personnes racontent un fait, bien loin que leurs divers récits aillent peu à peu en se concentrant, de façon à se formuler en définitive en un texte unique, ils vont bien plutôt se modifiant de plus en plus : tantôt ils s'appauvrissent de certains traits, tantôt ils s'enrichissent de nouveaux éléments : ils se diversifient en un mot, de plus en plus, à mesure qu'ils passent par un plus grand nombre de bouches. Et l'on voudrait nous présenter la tradition évangélique, ayant eu pour organes non seulement les douze, mais un nombre considérable de disciples, comme ayant pris, au bout d'une vingtaine d'années, une forme stéréotypée, comme s'étant constituée en un texte unique ! Cette idée me semble décidément contraire à toute analogie et historique et littéraire. L'argumentation de de MM. Colani, de Pressensé, Godet serait juste, je le reconnais, si les récits évangéliques avaient été constamment répétés par une seule et même bouche, mais ce qui change la question du tout au tout c'est le fait qu'ils le furent par un grand nombre de personnes. Je ne puis donc souscrire à ce que nous dit M. Godet : « La narration des faits avait beau passer par diverses bouches, elle conservait la même empreinte fondamentale qu'elle avait reçue la première fois<sup>2</sup>. »

Une affirmation du savant professeur de Neuchâtel, qui me paraît non moins gratuite et arbitraire au premier chef, est celle-ci : « Ce type prit un caractère plus arrêté encore,

<sup>1</sup> Tome I, p. 305.

<sup>2</sup> *Commentaire sur l'Evangile de saint Luc*, tome II, p. 531.

lorsque la tradition, après avoir circulé quelque temps sous la forme araméenne, fut jetée dans le moule de la langue grecque<sup>1</sup> » Et pourquoi donc ? Pourquoi, diverse et fluide, quand cette tradition circule en araméen, la voilà-t-elle figée dans un moule et immuable, quand elle est transmise dans un idiome beaucoup plus riche ? Je n'en saurais absolument voir la raison. La tradition orale, ainsi « primitivement rédigée, » en araméen d'abord, puis en grec « possédait, affirme M. Godet, d'un côté une consistance suffisante pour que nous puissions nous expliquer, par son moyen, les ressemblances générales et de détail qu'on remarque dans sa triple rédaction canonique, et de l'autre côté aussi, la souplesse et l'élasticité nécessaires pour que les dissemblances se présentent à nous comme un accident involontaire... » « Les ressemblances dans le fond des récits s'expliquent aussi naturellement que les différences<sup>2</sup>. » On ne peut vraiment s'empêcher de trouver qu'ici le grand exégète neuchâtelois se paie plus de mots et de phrases que d'arguments solides et de bonnes raisons.

M. Colani admet aussi « une tradition orale, déjà fixée, pour ainsi dire, sur certains points, déjà cristallisée, comme le sont, par exemple, les dictons populaires, mais présentant, sur d'autres points et dans l'ensemble, beaucoup d'élasticité<sup>3</sup>. » Mais comment, demandons-nous toujours, une tradition orale, rapportée, en diverses contrées, par des bouches nombreuses peut-elle se fixer, se cristalliser autrement que par l'écriture ?

Nous lisons dans un ouvrage intitulé *Le plan particulier des quatre Evangiles*, traduit du pasteur F. Sander et publié à Neuchâtel en 1839<sup>4</sup> : « La grande ressemblance qu'il y a souvent, même dans les expressions, entre l'un des évangélistes et les autres vient évidemment de ce que tous ont décrit un même objet, ont dépeint un même personnage, ont rap-

<sup>1</sup> Page 62.

<sup>2</sup> Tome II, p. 534, 535.

<sup>3</sup> *Revue de théologie*, I, p. 298.

<sup>4</sup> Page 44, 45.

porté fréquemment les mêmes faits, les mêmes actions, les mêmes paroles du Seigneur, » — comme si rapporter les mêmes faits signifiait les rapporter dans les mêmes termes! — « Cette ressemblance entre les évangélistes, ajoute M. Sander, était inévitable. » On n'est certes pas bien avancé, quand on a déclaré inévitable, ou, avec M. Godet, très naturel, ce que précisément il faudrait expliquer. Décidément c'est là se contenter à bon marché !

On pourrait peut-être m'objecter que le point de vue de M. Godet, que j'ai combattu, est celui de ses *Etudes* et de son *Commentaire sur l'Evangile de saint Luc*, ouvrages un peu anciens déjà, et penser que le savant professeur de Neuchâtel a bien pu, dans le cours continu de ses études, changer d'avis. Il est certain qu'avec l'activité intellectuelle qui était la sienne, et que l'âge n'avait nullement affaiblie, il a modifié sa pensée sur tel point des matières théologiques. M. Georges Godet reconnaît<sup>1</sup> que son vénéré père n'a pas maintenu toutes ses assertions premières sur la kénose, par exemple ; mais, sur la question qui nous occupe, des ressemblances des synoptiques, il n'a pas varié : dans la quatrième édition posthume de son *Commentaire sur l'Evangile de saint Jean* il combat toujours l'hypothèse de sources écrites communes<sup>2</sup> ; il parle encore de « la tradition apostolique formulée au commencement par les Douze, » et dit que « les récits des apôtres, transmis à l'Eglise par l'enseignement oral, avaient passé tels quels dans les écrits de ceux qui les premiers les avaient rédigés. » Qu'est-ce à dire : *tels quels*, quand il s'agit de récits oraux nombreux et qui diffèrent naturellement les uns des autres ? Puis l'auteur ajoute : « ces narrations, journellement répétées par les apôtres et par les évangélistes instruits à leur école, durent prendre promptement une forme plus ou moins fixe et arrêtée, non seulement quant à la teneur de chaque récit, mais aussi quant à la liaison de plusieurs récits en un seul groupe formant ordinairement la matière

<sup>1</sup> *Commentaire sur l'Evangile de saint Jean* par F. Godet, 4<sup>e</sup> édition ; avant-propos XIII.

<sup>2</sup> Ouv. cit., p. 1.

d'un enseignement unique<sup>1</sup>. » Les narrations évangéliques, nous dit M. Godet, *durent* prendre promptement une forme plus ou moins fixe et arrêtée. C'est là une expression qu'affectionne le professeur neuchâtelois ; dans son *Commentaire sur saint Luc* il disait déjà<sup>2</sup> : « La matière de l'enseignement apostolique *dut* de bonne heure se resserrer et se concentrer. » « Dans cette élaboration naturelle, toute au service des besoins de l'Eglise, l'évangélisation *dut* même contracter, jusque dans les détails de l'expression, une forme assez arrêtée. » M. Colani dit aussi (p. 302) : « Il *dut* même s'établir bientôt une certaine uniformité littérale entre ces récits individuels, les missionnaires voyageant rarement seuls. » Pourquoi il *dut* en être ainsi, c'est ce que je ne comprends absolument pas, je l'avoue. Les divers historiens de la Révolution française ne racontent pas dans les mêmes termes, les faits, à l'exception de telle parole célèbre, de telle pièce historique ou de tel document écrit. Dans les Evangiles, à part de brèves citations de l'Ancien Testament, nous ne trouvons pas de citations de pièces historiques, lesquelles seraient tout naturellement de la même teneur dans chacun des écrits, puisque le texte en aurait existé avant leur rédaction ; c'est le cas en petit, par exemple, de l'inscription placée sur la croix<sup>3</sup> ; mais, comme nous l'avons dit, cette identité littérale de morceaux assez étendus se rencontre non seulement dans la relation de discours, de paroles marquantes du Seigneur, mais dans le récit des circonstances qui les encadrent.

Si le résultat de la reproduction des récits évangéliques, par les premiers témoins du Seigneur et par leurs auditeurs, a donné à ces narrations une forme fixe, en sorte que la tradition « n'avait plus, comme dit M. de Pressensé<sup>4</sup>, cette flui-

<sup>1</sup> Ouv. cit., p. 2-4.

<sup>2</sup> Tome II, p. 530.

<sup>3</sup> Et encore le texte de cet écriteau en trois langues n'est-il pas absolument identique : les mots « le roi des Juifs » se retrouvent bien dans les quatre évangiles ; mais Matthieu y ajoute le nom de Jésus et Jean celui de Jésus nazarien.

<sup>4</sup> Ouv. cit., p. 205.

dité ondoyante d'un témoignage purement oral, » si ce résultat a dû être la constitution d'un texte unique, celui des synoptiques, on ne peut, semble-t-il, échapper à la conclusion que l'évangile de Jean, qui diffère si fort de ce texte, ne nous a pas transmis la véritable tradition apostolique. Or, pour le dire en passant, n'est-on pas généralement d'accord maintenant à reconnaître que, quant à l'exactitude historique des récits, — nous ne parlons pas des discours, — l'évangile de Jean est supérieur aux synoptiques (tout comme Marc et Luc sont, à leur tour, à cet égard, supérieurs à Matthieu) ?

Pour faire mieux sentir combien il est insoutenable de « prétendre résoudre le problème des rapports de nos évangiles par la seule influence de la tradition orale <sup>1</sup> » je suppose que quelques amis, réunis — mettons pour étudier la question des synoptiques — fussent interrompus tout-à-coup par les cris de « Au feu, au feu ! » et par les sons lugubres de la cloche d'alarme ; chacun d'abandonner aussitôt les évangiles pour s'informer du théâtre de l'incendie et y courir ; là ils seraient spectateurs et acteurs, puis, l'événement une fois passé, ils le racontent chacun dans son entourage. Le récit de cet incendie, que je suppose avoir été considérable, partant très impressif, passe de bouche en bouche, puis, au bout d'un certain nombre d'années, se trouve écrit par trois auteurs différents, par l'un d'eux, témoin des événements, et par deux autres écrivains qui ne s'étaient pas trouvés eux-mêmes sur les lieux, mais tenaient leurs renseignements de première ou tout au moins de bonne main. Ces trois récits pourront-ils présenter ce caractère d'analogie verbale que présentent nos synoptiques ? Sans doute tous trois rapporteront textuellement telle parole marquante, prononcée au cours de la triste journée, ces mots lancés d'une fenêtre à travers la fumée à des pompiers qui dressaient une échelle, par cette jeune fille tôt après engloutie : « Ne pensez pas à moi, sauvez d'abord ma mère », parole qui frappa naturellement tous ceux qui l'entendirent, aussi se transmit-elle in-

<sup>1</sup> Reuss, *Les Synoptiques*, p. 79.

tacte, et la retrouvons-nous la même dans nos trois récits ; mais, à part cette citation, quant à l'agencement de la narration, quant aux expressions, aux tournures de phrases, quant à la succession des pensées, nos trois textes différeront. Le premier narrateur, par exemple, commencera son récit au moment où les quelques amis paisiblement réunis furent interrompus dans leur étude ; il racontera leur course précipitée, dira le triste son des cloches, les rouges lueurs qu'ils aperçurent, avant même d'être rendus sur le lieu du sinistre. Peut-être disposera-t-il ses récits par groupes, en suivant l'ordre des matières plutôt que celui des temps ; il parlera d'abord de tout ce qui concerne le sauvetage, puis des circonstances de chacune des familles incendiées, etc. Le second ne commencera son récit qu'au moment où la foule et les pompes étaient déjà en activité ; tandis que le troisième, s'étant exactement renseigné des faits dès l'origine, remontera jusqu'à la cause du sinistre. Le premier de nos narrateurs dira que *deux* hommes étant tombés d'une pompe qui *repartait* furent blessés ; le deuxième ne parlera que d'*un* homme blessé à ce moment-là, le troisième dira que ce fut quand la pompe *arrivait* ; le second nous dira son nom, que taira le troisième. De même nous voyons Matthieu grouper les matériaux de son Evangile par matières homogènes et former des enseignements de Jésus comme des bouquets de fleurs de même espèce, cueillis en lieux divers, tandis que Luc laisse plus souvent les divines plantes dans le terrain où elles ont cru. De même nous voyons Marc ne commencer son Evangile qu'avec la prédication du Baptiste, qu'il appelle « commencement de l'Evangile de Jésus-Christ », — point de vue qui peut nous surprendre, mais que partageait Pierre <sup>1</sup>, — tandis que les deux autres synoptiques remontent bien plus haut ; et dans mon petit apologue vous avez reconnu l'histoire de l'aveugle Bartimée, selon Marc, ou des deux aveugles, selon Matthieu, guéris par le Seigneur, en quittant Jéricho, selon Matthieu et Marc, ou bien en y arrivant selon Luc <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Act I, 22. — <sup>2</sup> Mat. XX, 29 sq. ; Marc X, 46 sq. ; Luc XVIII, 35 sq.

De telles divergences, dont il serait aisé de multiplier les exemples, sont tout ce qu'il y a de plus naturel chez des narrateurs divers du même fait, dignes de foi du reste; mais ce qui ne se peut décidément pas rencontrer chez des historiens indépendants les uns des autres, c'est une concordance littérale de leurs narrations. Si nos trois récits de l'incendie venaient à présenter le même phénomène que nous offrent les synoptiques, nous serions forcés d'en conclure que — et c'est à quoi j'en veux venir — ils ne sont pas indépendants les uns des autres, que deux d'entre eux ont copié le troisième, ou que tous trois ont copié un même ouvrage pré-existant. Ne faut-il pas pareillement chercher la cause des ressemblances de nos synoptiques, non dans la tradition orale seulement, mais dans un — ou peut-être plus d'un — texte écrit? En faveur d'un seul document, on pourrait remarquer que les diverses parties de cette sorte de proto-évangile ne paraissent pas présenter entre elles de caractères différents. Je sais bien que cette raison n'est pas absolument probante, plusieurs ouvrages pouvant avoir un même cachet littéraire, appartenir à la même famille d'esprits. Aussi, quoique je penche plutôt pour attribuer une source unique aux portions identiques des synoptiques, je croirais pourtant fort possible qu'elle fût multiple. Quoi qu'il en soit de ce point secondaire, j'estime donc la tradition orale incapable de résoudre la question qui nous occupe, « ce problème compliqué », comme l'appelle M. Godet. « Sa solution, prétend-il, échappe à un moyen aussi raide que celui d'un modèle écrit<sup>1</sup>. » Raide ou pas, seul il me paraît pouvoir expliquer les faits. L'habile professeur de Neuchâtel appelle cette explication « psychologiquement inconcevable, une impossibilité morale<sup>2</sup> ». Tant il y a que les esprits diffèrent singulièrement, car, quant à moi, j'emploierais précisément ces termes-là pour caractériser la solution que M. Godet préconise : je la tiens en effet pour psychologiquement, historiquement, litté-

<sup>1</sup> *Commentaire sur l'évangile de saint Luc*, tome II, p. 534.

<sup>2</sup> *Commentaire sur l'évangile de saint Jean*, 4<sup>e</sup> édition, tome I, p. 2.

rairement insoutenable, une véritable impossibilité morale<sup>1</sup>.

Le texte écrit, à l'existence duquel j'ai été amené à croire, c'est vraisemblablement l'un, le plus important, je suppose, des documents dont le prologue du troisième Evangile nous fait connaître positivement l'existence. Luc a rédigé son ouvrage avec soin, avec exactitude, nous dit-il, ἀκριβῶς; ses informations l'auront conduit à utiliser spécialement cet écrit-là, comme plus digne de foi, plus complet peut-être, plus exact que d'autres et plus conforme à ce qu'il avait entendu rapporter de la vie du Seigneur Jésus. Cette appréciation favorable de Luc serait confirmée par le fait que, soit Marc, soit le dernier rédacteur de l'Evangile selon Matthieu, ont aussi tous deux mis spécialement à contribution cet écrit-là.

Ce proto-évangile, que nous supposons avoir contenu les portions similaires de nos évangiles, aurait compris les récits suivants: le ministère de Jean-Baptiste, le baptême et la tentation de Jésus-Christ, l'emprisonnement et la décapitation du Baptiste, l'activité de Jésus en Galilée, à Césarée de Philippe, dans la Pérée et à Jérusalem, puis sa mort et sa résurrection. Dans cette dernière partie, soit pour l'histoire de la passion, il est plus difficile de reconstituer notre évangile primitif, les synoptiques y différant davantage les uns des autres que dans les récits précédents. Cet écrit primitif ne comprenait vraisemblablement pas le récit de la naissance miraculeuse: à l'époque où il fut composé on se bornait à raconter la vie terrestre du Fils de Dieu, on n'éprouvait pas encore le besoin d'expliquer sa venue. Si l'Evangile primitif eût contenu le récit de Matthieu de la naissance du Sauveur, on ne comprendrait pas que Luc nous en eût donné un récit qui en diffère de tous points, sauf quant aux noms des parents de Jésus et à celui du lieu de sa naissance. Et de même si c'eût été le récit

<sup>1</sup> Pour être sur ce point entre autres en désaccord avec le grand exégète neuchâtelois, je ne méconnais certes pas sa science étendue, son habileté, sa perspicacité et souvent la façon victorieuse dont il réfute les objections de tels de ses adversaires théologiques.

de Luc qu'aurait contenu le proto-évangile, on ne concevrait pas que Matthieu en eût donné un si différent.

L'ascension ne paraît pas non plus avoir été rapportée par notre proto-évangile. On sait qu'à part une brève mention du fait par saint Marc dans un appendice dont l'authenticité est contestée (XVI, 19), Luc est le seul qui raconte l'événement. (Luc. XXIV, 50, 51 ; Act. 1, 2, 4, 9-12.)

Ce texte primitif dont nous parlons, serait-ce un ouvrage perdu, ou faudrait-il simplement y voir l'un de nos évangiles, que les deux autres auraient utilisé, Marc, par exemple, ou peut-être une première recension de Marc, un proto-Marc, ou Urmarcus, comme disent les Allemands ? C'est là une question assez complexe et délicate, qui ne peut se trancher, si tant est qu'elle puisse l'être, qu'ensuite d'une étude détaillée, que je n'ai pas faite suffisante et que du reste les limites de ce travail ne comporteraient pas. Je me borne à noter le fait que dans les douze premiers chapitres de Matthieu et les onze premiers de Luc, — ce qui ne se constate plus dans la suite de ces évangiles, — le parallélisme existe entre eux en nombre de passages, mais pas avec Marc, qui fait défaut ; ce dernier en effet en rapportant les paroles de Jean-Baptiste ne dit rien des fruits convenables à la repentance, d'Abraham pour père et de la cognée mise à la racine des arbres ; il ne raconte pas la tentation, qu'il se borne à mentionner brièvement ; il omet en bonne partie les béatitudes ; il ne relate pas davantage la guérison du serviteur du centenier <sup>1</sup>, l'envoi à Jésus des disciples de Jean, la réponse du Seigneur et les paroles qu'il prononça après leur départ, la guérison du démoniaque, qui provoqua l'accusation portée contre Jésus de chasser les démons par Bêelzébul, la demande d'un miracle faite au Seigneur et ses enseignements à ce propos <sup>2</sup>. De l'ab-

<sup>1</sup> Dans ce récit les divergences entre Matthieu et Luc sont telles que l'explication provenant de la tradition orale pourrait paraître aussi plausible que celle d'une source écrite.

<sup>2</sup> Mat. III, 8-10 ; IV, 1-13 ; V, 3 sq. ; VIII, 5 sq. ; XI, 2-19 ; XII, 22, 23, 27, 28, 30, 38 sq. ; Luc III, 8, 9 ; IV, 1-13, 31 ; VI, 20 sq. ; VII, 1 sq., 18-35 ; XI, 14, 19, 20, 23, 16, 24, 26.

sence chez Marc de tous ces récits, également rapportés par Matthieu et par Luc, n'est-on pas fondé à conclure que ces deux évangélistes ont eu sous les yeux un autre texte aussi que celui de Marc, un second document primitif? Pour le dire en passant, dans la supposition de l'école de Tubingue, laquelle était aussi celle d'Olshausen <sup>1</sup>, que Marc aurait connu les deux autres évangiles, on ne comprendrait vraiment pas pour quelle raison il aurait supprimé ces divers récits. Toutes ces questions d'origine et d'antériorité relative de nos évangiles me paraissent du reste assez difficiles à trancher. Tandis que Reuss, un habile, certes, et un savant en ces matières, prétend que Marc est l'Evangile primitif, M. Godet, un savant aussi et un esprit sagace et ingénieux à coup sûr (quelquefois trop), soutient que Luc n'a eu en mains ni notre Matthieu canonique, ni l'écrit de Marc. En présence de telles divergences entre de grands hommes, il peut être permis, n'est-ce pas? à de petits de s'abstenir, en confessant leur ignorance. La seule question que je me sois proposé de traiter est celle de l'insuffisance de la simple tradition orale à expliquer les rapports des synoptiques entre eux. M. Godet estime que chacun d'eux a été composé d'une manière indépendante des deux autres <sup>2</sup>. C'est bien possible, seulement je serais d'un avis différent sur la question de savoir quel est le tronc d'où sont issues ces trois branches indépendantes, la tradition orale ou bien un texte écrit.

Mais, dira-t-on peut-être, pourquoi, si les parties semblables de nos synoptiques ont pour source un ou plus d'un texte écrit, présentent-elles, à côté de leurs ressemblances, de nombreuses divergences aussi? Je reconnais que ces divergences s'expliqueraient plus aisément par la simple tradition orale. On pourrait toutefois rappeler un fait, qui a pu surprendre parfois des lecteurs modernes de l'Ecriture, habitués, comme nous le sommes, à un respect littéral pour son texte : les évangélistes ne citent pas l'Ancien Testament avec la scrupuleuse exactitude qui est la nôtre; ils ne s'as-

<sup>1</sup> *Authenticité du Nouveau Testament*, traduit par A. Réville, Paris 1851.

<sup>2</sup> *Commentaire sur saint Jean*, 4<sup>e</sup> édition, tome I, p. 6.

treignent nullement à la transcription littérale des textes saints; aussi est-il à présumer qu'ils en usaient à plus forte raison de même à l'égard des proto-évangiles et en particulier à l'égard de celui que nous supposons avoir été le plus important de ces documents primitifs. Les premiers auteurs évangéliques étaient trop rapprochés des faits, et trop pleins des choses surtout, pour tenir tant aux mots leur inspiration, leur véracité étaient mieux que verbales. Et ce qui confirme encore notre dire, c'est la libre façon dont les Pères apostoliques citent les textes évangéliques : « Ils sont avant tout les hommes de la tradition orale, comme l'un d'eux a pris le soin de nous le dire formellement : Je ne pensais pas, dit Papias, recevoir autant d'utilité des livres que du témoignage vivant<sup>1</sup>. » Dans la supposition d'un texte primitif écrit, M. Godet trouve que les modifications qu'y ont fait subir les synoptiques sont « ridicules à force d'être insignifiantes<sup>2</sup>. » Insignifiantes, elles le sont souvent, en effet; mais ridicules, vraiment, je ne saurais le voir. Telles de ces petites différences des relations semblables de nos évangiles s'expliquent par le fait que leurs auteurs ne se croyaient point tenus de s'asservir scrupuleusement aux termes exacts des récits qu'ils utilisaient. Un cas présentant quelque analogie se pourrait trouver dans les divergences des parties analogues de l'épître de Jude et de la seconde de Pierre. Peut-être aussi la manière dont se faisaient les extraits ou copies, sous dictée souvent, j'imagine, comme c'était fréquemment le cas pour les lettres, pourrait-elle aider à expliquer les minimes divergences dont nous parlons, car il y a naturellement plus de risques de changements dans la transmission d'un texte qui passe par deux intermédiaires que par un seul. Telle différence a pu être involontaire, la mémoire de l'écrivain n'ayant

<sup>1</sup> De Pressensé, *Jésus-Christ*, p. 168. Cette prédilection de Papias pour la tradition orale, qu'il préfère à des sources écrites, telles que nos Évangiles eux-mêmes qu'il devait sûrement connaître, nous le montre se plaçant encore au même point de vue que Luc dans son prologue, qui, lui aussi, après avoir distingué la tradition et les écrits, semble tenir la tradition pour non moins sûre.

<sup>2</sup> *Commentaire sur l'évangile de saint Jean*, 4<sup>e</sup> éd., t. I, p. 2.

pas retenu toutes les particularités du texte qu'il venait de lire ou de se faire lire, ou que même il n'avait peut-être pas immédiatement sous les yeux : un terme nouveau remplace aisément un synonyme par exemple. En outre, avec le format commode de nos livres modernes et de nos cahiers, nous ne nous représentons pas toujours non plus que pour les écrivains du premier siècle des copies exactes et textuelles n'étaient peut-être pas aussi faciles qu'elles le sont pour nous. Il est probable que les copistes d'alors, qui tenaient peu à une exactitude scrupuleuse, procédaient par plus grands segments que nous n'avons l'habitude de le faire; cela aussi explique mainte dissemblance, mainte petite omission en particulier. Et si, comme c'est fort possible, le texte primitif était araméen, les diverses traductions qui en furent faites durent forcément différer entre elles en quelque degré, tel interprète rendant plus librement qu'un autre l'original. Puis ce texte ou ces textes écrits sont peut-être parvenus aux trois rédacteurs de nos synoptiques en des copies déjà en quelque mesure divergentes, ce que nous pouvons inférer par ce que dit Papias que chacun traduisait les *logia* de Mathieu comme il pouvait, ce qui indique bien que cela se faisait sous des formes diverses, avec plus ou moins d'exactitude, de fidélité et de bonheur suivant la connaissance qu'avaient des deux idiômes les traducteurs.

J'estime donc qu'il est bien plus aisé d'expliquer les divergences que présentent nos évangiles, dans la supposition d'une source commune écrite, qu'il ne l'est de se rendre compte de leurs ressemblances, quand on prétend n'en trouver la cause que dans la tradition orale.

Ce qui appuie encore l'idée d'un texte primitif écrit, c'est le fait connu que les synoptiques citent souvent l'Ancien Testament de la même façon, mais en des termes qui ne sont ni le texte même des Septante, ni l'exacte traduction de l'hébreu : qu'ils diffèrent de ces deux textes, cela s'explique par la grande liberté que nous avons rappelée avoir été celle des anciens en général dans leurs citations, mais qu'ils en diffé-

rent tous trois de la même manière ne peut évidemment s'expliquer que par une même source écrite.

On s'explique en outre, évidemment, bien mieux avec cette hypothèse qu'avec celle de la tradition orale seulement, la présence commune dans les synoptiques de séries de récits indépendants les uns des autres, mais qui ne s'en trouvent pas moins présentés dans le même ordre.

A supposer que l'un des proto-évangiles, l'un des textes primitifs, ne soit pas simplement celui de Marc, l'emploi qu'en ont fait nos évangélistes explique aisément qu'il se soit perdu. De même en est-il de tous les autres écrits évangéliques dont parle le prologue de Luc. Quand on posséda l'histoire du Seigneur Jésus dans nos évangiles actuels, relativement assez complets, on tint naturellement peu à conserver des écrits, probablement fragmentaires, qui étaient entrés en majeure partie, si ce n'est en totalité, dans nos évangiles canoniques, et ce furent ces derniers que l'on copia. Nos évangiles, après avoir utilisé ces premiers écrits concernant l'histoire du Sauveur, en avoir sucé la substance, leur portèrent naturellement par là-même le coup de mort. Un phénomène tout semblable se passa pour ce qui concerne la tradition orale, qui perdit de son importance, et aussi de sa sûreté, dès l'instant qu'il y eut des textes écrits, en sorte que ces ouvrages, qui conservèrent la tradition en la couchant sur le papier, la tuèrent en tant qu'orale.

Les écrits primitifs se perdirent ainsi de bonne heure. Quant à ceux d'entre eux qui étaient écrits en araméen, on s'explique encore mieux qu'ils fussent peu copiés : diverses causes contribuèrent à leur perte, non seulement la fuite des chrétiens d'origine juive avant la destruction de Jérusalem, cette destruction même, mais aussi le fait que les autres écrits apostoliques furent écrits en grec ; on conçoit aisément que, préférablement au texte araméen des *logia*, en de pareilles circonstances, on copiât l'Évangile grec selon Matthieu, qui contenait en outre l'histoire évangélique<sup>1</sup>. Ce qu'il y avait

<sup>1</sup> Si du moins il faut entendre par les *logia* de Papias les discours de Jésus seu-

d'essentiel dans la tradition une fois mis par écrit, le reste se perdit donc, s'altéra, en se mélangeant à des sources moins pures, en se chargeant d'éléments légendaires. Ce n'est pas à dire qu'en dehors des Evangiles nous n'ayons absolument rien de certain touchant l'histoire évangélique : le récit de la femme adultère, pour être éliminé de l'évangile de Jean, n'en peut pas moins fort bien être historique, et Paul nous rapporte que Jésus a dit : « Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir <sup>1</sup>. » Si le grand apôtre des Gentils avait écrit une histoire de Jésus-Christ, peut-être aurait-il rapporté plusieurs traits de la tradition évangélique non relatés par nos quatre évangiles ; ce n'est pas là une pure supposition en l'air, le récit qu'il fait de l'institution de la Cène, celui des apparitions de Jésus ressuscité étant plus riches et plus précis que les récits des synoptiques. Chez les Pères aussi, il peut bien y avoir tel renseignement authentique sur Jésus-Christ, comme par exemple le fait qu'il serait né dans une de ces grottes qui servaient fort souvent d'étables. Mais ces quelques données véridiques de la tradition furent tôt étouffées par la végétation parasite, luxuriante et fantastique d'une imagination peu scrupuleuse, que ne pouvait dompter un sens historique singulièrement peu développé encore alors. Le courant d'eau pure des renseignements authentiques devint un filet toujours plus mince, et bientôt il alla se perdre en entier dans le sable de la légende. Le fleuve avait été digué par les Evangiles dits canoniques ; il y coule, — Dieu en soit loué ! — jusqu'à nos jours, nous portant le récit de la vie et des paroles de Celui qui a dit : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive. »

lement et non l'évangile en entier selon Matthieu, comprenant à la fois les discours et les parties narratives. (Voir J. Bovon, *Etude sur l'œuvre de la rédemption*, I, p. 76.)

<sup>1</sup> Act. XX, 35.

---